

« Et – pour vous montrer que rien à ses yeux n’est plus digne d’un roi que le soin de la culture – Socrate, dans ce livre [l’*Économique* de Xénophon], raconte à Critobule que le roi de Perse Cyrus le Jeune, éminent par son génie et par la gloire de son règne, reçut à Sardes Lysandre de Lacédémone, un homme de très grande vertu, qui lui apporta des présents au nom de ses alliés ; entre autres attentions aimables à l’égard de Lysandre, le roi lui montra un parc planté avec soin [*consaeptum agrum diligenter consitum*] ; Lysandre admira la hauteur des arbres, l’ordonnance des quinconces, le sol assoupli et nettoyé, les suaves parfums qui s’exhalaient des fleurs, et il déclara qu’il admirait non seulement le soin, mais aussi l’habileté de l’homme qui avait tracé et disposé de parc ; et Cyrus répondit : “Eh bien ! c’est moi qui ai tracé tout cela ; les alignements sont mon œuvre, la disposition aussi ; beaucoup de ces arbres ont même été plantés de ma main.” Alors, fixant les yeux sur la pourpre du roi, l’éclat de sa personne et ses parures perses étincelantes d’or et de pierreries, Lysandre répondit : “On a bien raison, Cyrus, de te dire heureux, puisqu’en toi le bonheur est joint à la vertu”. »

Cicéron, *Caton, l’Ancien*, 59,  
trad. P. Willeumier.

## **Des paradis persans comme mirage du bonheur ou épreuve du pouvoir**

*Pour Jean-Dominique Poli*

Après les Scythes d’Hérodote, dont les modèles différents de sociétés sont opposés par les Grecs à leur propre monde pour tenter de le comprendre, voici les Barbares de Diodore de Sicile, d’Arrien, de Quinte-Curce, ou, encore, de Plutarque.

Nous allons nous intéresser à eux, à travers les prismes du *paradeisos* du paradis persan.

Par le mirage d’une beauté et d’un bonheur étranges, l’éloignement barbare remplaçant les brumes de la légende ou des mythes, le “jardin” a fasciné et émerveillé les Grecs. Il sera, avec Alexandre, la représentation de la magnificence de la cour des rois de Perse. Il deviendra le lieu clos d’une épreuve de force...

Mais, avant la découverte des parcs royaux de Perse et de Babylone, il y avait, depuis les poèmes homériques, une tradition grecque des jardins.

On connaît chez Homère la description du verger d’Alkinoos :

« Aux côtés de la cour, on voit un grand jardin, avec ses quatre arpents enclos dans une enceinte. C'est d'abord un verger dont les hautes ramures, poiriers et grenadiers et pommiers aux fruits d'or et puissants oliviers et figuiers domestiques, portent sans se lasser ni s'arrêter, leurs fruits ; l'hiver comme l'été, toute l'année, ils donnent ; l'haleine du zéphyr, qui souffle sans relâche, fait bourgeonner les uns, et les autres donner la jeune poire auprès de la poire vieillie, la pomme sur la pomme, la grappe sur la grappe, la figue sur la figue. Plus loin chargé de fruits, c'est un carré de vignes, dont la moitié, sans ombre, au soleil se rôtit, et déjà l'on vendange et l'on foule les grappes ; mais dans l'autre moitié, les grappes encore vertes laissent tomber la fleur ou ne font que rougir. Enfin, les derniers ceps bordent les plates-bandes du plus soigné, du plus complet des potagers ; vert en toute saison, il y coule deux sources ; l'une est pour le jardin, qu'elle arrose en entier, et l'autre, sous le seuil de la cour, se détourne vers la haute maison, où s'en viennent à l'eau tous les gens de la ville. Tels étaient les présents magnifiques des dieux au roi Alkinoos. »<sup>1</sup>

Cette fécondité naturelle et merveilleuse des jardins de Phéacie, idée de la simplicité rustique, est le signe d'un bonheur disparu, d'une abondance appartenant aux âges héroïques et au temps des mythes.

Avec le jardin de Calypso la beauté est autre parce que proche de l'artifice. La nature l'a artistiquement discipliné et dessiné autour de la demeure divine. Ce n'est plus la nature libre du verger d'Alkinoos, mais, au contraire, humanisée, embellie par les harmonies et les symétries.

« Un bois touffu avait poussé tout autour de la grotte :  
Aulnes, peupliers noirs et cyprès odoriférants,  
Où venaient s'abriter des oiseaux de large envergure :  
Chouettes, éperviers, ainsi que criardes corneilles,  
Qui vivent sur la mer et y font toute leur besogne.  
Autour de la grotte profonde, une vigne en sa force  
déployait ses rameaux chargés de grappes abondantes.  
Plus loin, quatre fontaines déversaient leur onde claire,  
L'une à côté de l'autre, et chacune suivait son cours  
Parmi de tendres prés de persil et de violettes.  
Arrivé en ces lieux, tout Immortel, à cette vue,

---

<sup>1</sup>. Homère, *Odyssée*, VII, v. 112 - 132, trad. V. Bérard.

Se fût senti émerveillé et le cœur plein de joie. »<sup>1</sup>

Tout cela est figure d'un bonheur situé dans un ailleurs temporel ou spatial. Les jardins, quand ils n'étaient ni sacrés<sup>2</sup> ni philosophiques<sup>3</sup>, n'avaient pas de place, logiquement, dans la *polis* démocratique : c'est en Sicile et en Grande-Grèce, à l'imitation des cours perses, qu'apparurent les premiers jardins d'agrément, privés ou publics, avec Denys l'Ancien, et, plus tard, Hiéron II et Gélon de Syracuse<sup>4</sup>.

Le *paradeisos* est, étymologiquement, un « parc clos où se trouvent des animaux sauvages ». D'après Chantraine<sup>5</sup>, le mot est emprunté à l'iranien. L'avestique possède le terme *pairi-daeza* qui signifie « enceinte ». Le grec est pris à un iranien moyen *pardez* d'où vient le mot persan *palez* « jardin ».

La Perse est, avec la Babylonie, la contrée par excellence des *paradis*. Arrien, évoque une des trois régions climatiques de Perse « couverte de

---

1. *Ibid.*, V, v. 63-74, trad. F. Mugler.

2. On pense, par exemple, aux tombes des héros entourés de cyprès ou de platanes, aux bois sacrés dédiés à Déméter, à Apollon ou à Dionysos, aux temples avec leur *téménos*, leur enceinte.

3. C'est dans les jardins de l'Académie que Socrate entretient Phèdre de la Beauté. Sous le fameux platane si élevé, il y a de l'ombre, une brise légère et du gazon pour s'asseoir ou s'étendre. Y coule l'Illissos, ce mince courant si charmant, si pur, si transparent dont les bords se prêtent bien aux ébats des jeunes filles. Voir Platon, *Phèdre*, 230 b-c, trad. L. Robin, Budé, 1944 : « SOCR. : "Ah ! par Héra, le bel endroit pour y faire halte ! Ce platane vraiment couvre autant d'espace qu'il est élevé. Et ce gattilier, qu'il est grand et magnifiquement ombré ! Dans le plein de sa floraison comme il est, l'endroit n'en peut être davantage embaumé ! Et encore, le charme sans pareil de cette source qui coule sous le platane, la fraîcheur de son eau : il suffit de mon pied pour l'attester ! C'est à des Nymphes, c'est à Achéloüs, si j'en juge par ces figurines, par ces statues de dieux, qu'elle est sans doute consacrée. Et encore, s'il te plaît, le bon air qu'on a ici n'est-il pas enviable et prodigieusement plaisant ? Claire mélodie d'été, qui fait écho au chœur des cigales ! Mais le raffinement le plus exquis, c'est ce gazon, avec la douceur naturelle de sa pente qui permet, en s'y étendant, d'avoir la tête parfaitement à l'aise. Je le vois, un étranger ne peut avoir de meilleur guide que toi, mon cher Phèdre !" » On songe aussi au Lycée, au jardin d'Épicure.

4. Voir Athénée, V, 206 *et sq.* ; XII, 542.

5. Voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque, op. cit.*, t. II, p. 857, art. *paradeisos*.

parcs de toutes sortes »<sup>1</sup>. Diodore de Sicile décrit longuement les jardins suspendus de Babylone à propos de son récit sur la reine Sémiramis épouse de Ninus fondateur éponyme de Ninive.

« Il y avait aussi ce qu'on appelait le jardin suspendu de l'Acropole, c'était l'œuvre non de Sémiramis mais d'un roi syrien postérieur qui l'avait fait construire pour faire plaisir à une maîtresse ; celle-ci, dit-on, qui était d'origine perse, et cherchait les prairies dans les montagnes avait prié le roi d'imiter par des artifices de plantation le paysage particulier de la Perse.

Le parc s'étend de chaque côté sur quatre plèthres avec un accès montagnueux et toutes les autres constructions qui se succèdent les unes aux autres, si bien qu'il avait l'aspect d'un théâtre. Sous les montées qui avaient été construites des galeries avaient été aménagées qui supportaient tout le poids de la plantation et qui s'élevaient progressivement l'une au-dessus de l'autre à mesure qu'on s'avancait. La colonne la plus élevée qui avait cinquante coudées de haut avait sur elle la surface supérieure qui était à même hauteur que l'enceinte des parapets. Ensuite les murs construits avec magnificence, avaient vingt-deux pieds d'épaisseur, et chaque issue avait dix pieds de largeur. Des poutres en pierre assuraient la couverture, elles avaient une longueur de seize pieds y compris les superpositions et une largeur de quatre pieds. Ce qui, reposant sur les poutres, servait de toiture, était d'abord une couche inférieure de roseaux avec beaucoup d'asphalte et après cela une double couche de brique cuite liée dans le gypse, et celle-ci accueillait une troisième couche, un revêtement de plomb pour que l'humidité provenant de la terre amoncelée ne s'infiltrât point en profondeur. Sur ce revêtement avait été accumulée de la terre en profondeur adéquate, suffisante pour que les grands arbres y prennent racine. Le sol aplani était plein de toutes sortes d'arbres propres à séduire le spectateur par la taille et tout ce qui ravit. Les colonnes recevant la lumière parce qu'elles étaient plus élevées les unes que les autres, contenaient beaucoup de loges royales de toutes sortes : il y en avait une qui avait des divisions depuis la surface supérieure, et des instruments pour l'irrigation, par lesquels on faisait monter du fleuve de l'eau en abondance, sans que nul pût voir de l'extérieur ce qu'il se passait. Tel fut donc le jardin qui fut construit plus tard comme nous l'avons dit. »<sup>2</sup>

Mais Xénophon est le premier à utiliser le mot et à décrire les *paradis* de

---

<sup>1</sup>. Arrien, *L'Inde*, 40, 4, trad. P. Savinel.

<sup>2</sup>. Diodore de Sicile, II, 10, trad. M. Casevitz. Voir aussi Quinte-Curce, V, 17-39.

Perse, dont on verra les multiples prolongements dans les romans grecs <sup>1</sup>, le monde hellénistique et la littérature latine. Dans l'*Anabase*, au moment où Cyrus se met en marche depuis Sardes, l'historien parle de la résidence royale et du grand parc que Cyrus possède à Célènes, ville habitée de Phrygie, grande et riche :

« Cyrus y avait une résidence royale et un grand parc [*paradeisos megas*], rempli de bêtes sauvages qu'il chassait à cheval, quand il voulait s'exercer, lui et ses chevaux. Au milieu du parc coule le Méandre, qui prend sa source dans la résidence royale [...]. » <sup>2</sup>

---

<sup>1</sup>. Voir Longus, *Daphnis et Chloé*, IV, 2, trad. J. Amyot : « Vray est que le verger de soy-mesme estoit une bien fort belle et plaisante chose, et qui approchoit des parcz des grandz princes et des rois : il contenoit bien demy-quart de lieuë en longueur, et avoit la largeur environ de quatre arpens : on eust dict, à le veoir, que ce n'étoit point un verger, mais un grand champ, car il y avoit de toutes sortes d'arbres fructiers, des pommiers, des meurtes, des poiriers, des grenadiers, des figuiers, des orangiers et des oliviers. D'un autre costé, de la vigne haulte, qui montoit sur les pommiers et les poiriers, dont les raisins commençoient jà à se tourner, comme si la vigne eust estrivé avec les arbres à qui porteroit le plus beau fruit. D'un autre costé estoient les arbres non portant fruit, comme loriers, platains, cyprez, pins, sur lesquelz, au lieu de vigne, y avoit du lierre, dont les grappes grosses et jà noircissantes, contrefaisoient le raisin. Les arbres fructiers estoient tous au dedans vers le centre du jardin, pour estre mieux gardez ; et les stériles estoient aux orées toutes à l'entour, comme une closture faicte toute expressément, et tout cela ceint et environné d'une bonne et forte haye. Tout y estoit fort bien compassé, les tiges des arbres estoient assez distantes les unes des autres, mais les branches s'entrelassoient, tellement, que ce qui estoit de nature, sembloit estre fait par exprès artifice ; il y avoit des carreaux de fleurs, dont nature en avoit produit aucunes, et l'art des hommes les autres : les roses, les œillets et les lys y estoient venuz moyennant l'œuvre de l'homme ; les violettes, le muguet et le moron, de la seule nature : en esté y avoit de l'ombre, au printemps des fleurs, en l'automne toutes délices, et tout temps du fruit selon la saison. » Voir aussi Achille Tatius ou Eustathe.

<sup>2</sup>. Xénophon, *Anabase*, I, 2, 7, trad. P. Masqueray. Voir *Anabase*, I, 4, 10 : « Là était le palais de Bélésys, satrape de Syrie, avec un grand et beau parc, qui donnait tous les fruits que font naître les saisons. Cyrus le ravagea et fit incendier le palais » ; II, 4, 14 : « Les Grecs campèrent donc le long de cette ville [Sittaké], près d'un parc vaste et magnifique qui était rempli d'arbres de toutes les essences [...] ». Voir Xénophon, *Cyropédie*, I, 3, 14, trad. M. Bizos. Astyage, roi des Mèdes, pour retenir son petit-fils Cyrus auprès de lui au départ de Mandane, sa fille, promet tout ce que l'enfant aime et en particulier la chasse véritable dans les parcs royaux : « Ensuite, les bêtes qui sont en ce moment dans mos parc [*en to paradeiso*], je te les donne et j'en rassemblerai d'autres de toutes les espèces ; dès que tu auras appris à monter à cheval, tu les poursuivras et les abattras avec des flèches ou des javelots comme les grandes personnes [*osper oi megaloi andres*]. » Voir également Plutarque, *Alcibiade*, 24, 7 : « Par exemple, celui de ses parcs [*paradeison*] qui était le plus beau, à la fois par ses pelouses et ses eaux rafraîchissantes, par ses retraites et ses pavillons aménagés avec un luxe royal et inouï, reçut du satrape [Tissapherne] le nom d'Alcibiade et fut couramment désigné ainsi par tout

Dans l'*Économique*<sup>1</sup>, l'historien évoque le *parc* de Cyrus le Jeune, à Sardes. Le *parc* dont parle Cicéron<sup>2</sup>, dans sa célèbre imitation de Xénophon, est bien un *consaepus ager diligenter consitus*, un champ clos planté avec soin, jardin pour la santé de l'âme et la joie sereine du corps.

Mais, au-delà de ce thème du bonheur et de la vertu que l'on trouve chez l'Autre, l'étranger<sup>3</sup>, on devine la chasse initiatique.

Alexandre, après avoir maîtrisé, à nouveau, le soulèvement de la

---

le monde. » Voir enfin Plutarque, *Artaxerxès*, XXXVI, trad. J. Amyot : « [...] il [Artaxerxès] arriva en l'une de ses maisons royales, où il avait des vergers et des parcs d'arbres beaux à merveilles, et qui étaient singulièrement bien accoutrés, mais tout alentour le pays était rez et découvert, de sorte qu'il n'y avait arbre quelconque jusques à bien loin de là et faisait fort grand froid ; il permit aux soudards de couper les beaux pins et cyprès de ses parcs ; et parce qu'ils n'osaient prendre la hardiesse d'y mettre la main, lui-même prenant une cognée tout ainsi qu'il était, alla couper par le pied le plus beau et le plus grand qu'y fût ; ce que voyant les soudards se mirent aussi à en couper chacun de son côté, de sorte qu'en peu d'heures ils eurent bonne provision de bois, dont ils firent de grands feux en plusieurs lieux, à l'entour desquels ils passèrent la nuit à leur aise. »

<sup>1</sup>. Voir *id.*, *Économique*, IV, 13-14 et 20-25, trad. P. Chantraine : « Qui plus est, dit Socrate, partout où il [le grand roi] séjourne, partout où le conduisent ses voyages, il veille à ce qu'on y trouve de ces jardins [κῆποι] appelés "paradis" [paradeisoi], remplis de tout ce que la terre a coutume de produire de beau et de bon et il y passe lui-même la plus grande part de son temps lorsque la saison ne l'en chasse pas. Par Zeus, dit Critobule, il faut bien, Socrate, puisqu'il y passe son temps, que l'on veille à ce que les "paradis" soient pourvus autant que possible des plus belles plantations d'arbres et de tous les plus beaux produits de la terre. [...] Eh bien, dit-on, comme Lysandre venait lui apporter les présents des alliés, ce Cyrus, entre autres témoignages d'amitié (c'est Lysandre lui-même qui en a fait le récit, un jour à un hôte de Mégare), lui a fait visiter lui-même, selon le récit de Lysandre, son "paradis" de Sardes. Lysandre admirait comme les arbres en étaient beaux, plantés à égale distance, les rangées droites, comme tout était ordonné suivant une belle disposition géométrique, comme tant d'agréables parfums les accompagnaient dans leur promenade ; rempli d'admiration, Lysandre s'écrie : "Vraiment, Cyrus, je suis émerveillé de toutes ces beautés, mais j'admire encore davantage celui qui t'a dessiné et arrangé tout ce jardin." Charmé d'entendre ces paroles, Cyrus répond : "Eh bien, c'est moi qui ai tout dessiné et arrangé, il y a même des arbres, ajoute-t-il, que j'ai plantés moi-même." Alors, suivant son récit, Lysandre tourne ses regards vers Cyrus, il voit la beauté des vêtements du roi (dont il sent le parfum), la beauté des colliers, des bracelets, de toute la parure qu'il porte, et il s'écrie : "Que veux-tu dire, Cyrus ? C'est toi qui as planté une partie de ce jardin de tes propres mains ?" Cyrus répond : "Tu t'en étonnes, Lysandre ? Je te jure par Mithra que lorsque je me porte bien, je ne vais jamais dîner sans m'être mis en sueur à peiner à quelque travail guerrier ou champêtre, ou sans me mettre toujours de tout cœur à quelque autre exercice." À ces paroles Lysandre raconte qu'il lui a pris la main en disant : "C'est à bon droit, Cyrus, que tu me sembles heureux, car c'est à ta vertu que tu dois ton bonheur." »

<sup>2</sup>. Voir Cicéron, *Caton l'Ancien*, 59.

<sup>3</sup>. Cf. Tacite et sa *Germanie*.

Sogdiane, revient à Maracande, puis gagne la région qu'on appelle Bazaira. Il prend possession des paradis royaux de Sogdiane.

« En ces contrées, le faste barbare se traduit essentiellement par les magnifiques fauves, qu'on enferme en bandes dans des parcs et des terrains boisés de vaste étendue [*magnis nemoribus saltibusque*]. Pour cela, l'on choisit de vastes forêts [*spatiosas ad hoc eligunt silvas*], que parent des sources nombreuses, aux eaux éternelles ; ces parcs sont entourés de murs [*muris nemora cinguntur*], et des tours y comportent des abris pour les chasseurs. On savait qu'un de ces terrains boisés [*saltum*] était resté intact depuis quatre générations successives ; Alexandre y entra avec son armée et ordonna de le battre en tous sens, à la poursuite des fauves. L'un d'eux, un lion de taille peu commune, se précipitait pour assaillir le roi en personne, lorsque le voisin immédiat d'Alexandre, Lysimaque – qui devint roi plus tard –, se mit, avec un épieu, à faire face à la bête ; mais le roi le repoussa, avec ordre de partir, et il ajouta qu'à lui seul il était aussi capable que Lysimaque de tuer un lion. Car, précédemment, au cours d'une chasse en Syrie, Lysimaque avait tué, lui seul, un fauve de taille vraiment extraordinaire ; mais, l'épaule gauche labourée jusqu'à l'os, il avait failli n'en pas revenir. C'est ce que visait l'allusion sarcastique du roi, qui fut plus courageux encore en acte qu'en paroles ; car, non content d'arrêter l'animal, il le tua d'un coup. La légende bien connue, d'après laquelle la légèreté du roi exposa Lysimaque à un lion, remonte, nous semble-t-il, à l'incident que nous avons relaté ci-dessus. Mais les Macédoniens, bien qu'Alexandre se fut heureusement tiré d'affaire, décrétèrent pourtant que, selon la coutume nationale, il ne chasserait plus à pied ou sans une élite de nobles ou d'Amis. Lui, après avoir abattu quatre mille fauves, il dina dans le bois en question [*in eodem saltu*] avec l'armée entière. »<sup>1</sup>

On le sait, la chasse est, d'une manière générale, par la joute aristocratique qu'elle implique, la démonstration de la force et de la valeur de chacun. La fameuse conspiration des *pages* le montre bien. Les *basilikoi paides*, les *nobili pueri*, les enfants de haute noblesse macédonienne ayant atteint l'adolescence – les « chasseurs noirs » –, sont enrôlés au service d'Alexandre. Ils montent la garde, la nuit, par roulement, à la porte de la demeure où le roi repose. Ils introduisent les concubines. Ils ont le privilège

---

<sup>1</sup>. Quinte-Curce, VIII, 1, 11-19, trad. H. Bardon.

de manger, assis, avec le roi et l'accompagnent au combat. Ils se retrouvent avec lui, de fait, « dans la rivalité de la chasse »<sup>1</sup>. Pierre Vidal-Naquet a raison d'interpréter la conspiration des pages comme étant la conséquence de cette rivalité<sup>2</sup>. Hermolaos avait atteint le premier un sanglier que le roi voulait tuer. Il fut fouetté sur l'ordre d'Alexandre, le seul à pouvoir user de châtiments physiques sur ces *enfants* de grandes famille. Mais pour Callisthène ce sont déjà des hommes. Il est clair qu' « Alexandre est aux prises avec des chasseurs noirs et qui voudraient cesser de l'être »...

Ces épreuves ordaliques, en pays perse, au milieu des fastes barbares, loin de l'univers politique grec, sont encore plus significatives lorsqu'elles se déroulent dans l'enceinte d'un *paradeisos*.

Comme on l'a vu, les étendues boisées, libres à l'origine, sont choisies et entourées de murs. Dans ces enclos, situés près de demeures princières, s'étendent de vastes forêts, organisées selon certaines symétries imposées et parées de sources aux eaux éternelles. Des magnifiques fauves y sont enfermés. La nature, dans sa profusion et sa somptuosité sauvage, rencontre alors, paradoxalement, l'artifice et l'ordre. Ainsi, dans le récit de Quinte-Curce, Alexandre, pour se l'approprier, pénètre, avec son armée, dans un lieu particulièrement ambigu. La chasse qu'il y organise devient, dans ces conditions, hautement symbolique. Elle révèle les rituels de passage de l'*éphébie*. Elle fait ressurgir, aux côtés de la *phalange* macédonienne, la guerre homérique, celle des « héros-lions », le combat de l'*aristeia*, et impose les lois de la *mètis* et de l'*apatè*, des formes nouvelles de combat<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup>. Arrien, *Anabase*, IV, 13, 1, trad. P. Savinel.

<sup>2</sup>. Voir P. Vidal-Naquet, « Flavius Arrien entre deux mondes » in Arrien, *Histoire d'Alexandre, L'anabase d'Alexandre le Grand*, Les Éditions de Minuit, « Arguments », 1984, pp. 362-363. Voir le récit d'Arrien, IV, 13, 2 et celui de Quinte-Curce, VIII, 6.

<sup>3</sup>. Voir P. Vidal-Naquet, « Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne » in *Le chasseur noir*, François Maspero/Textes à l'appui, 1981, pp. 151-174.



Le *paradeisos* devient, dès lors, le théâtre des fulgurantes et décisives innovations tactiques et stratégiques qui ont permis d'adapter les *phalangites* ou *pézétères*, les cavaliers, et surtout les *peltastes* et les *hypaspistes*, à toutes sorte d'ennemis <sup>1</sup> et à toutes sortes d'affrontements <sup>2</sup>.

Après le Granique, Issos, Gaugamèles et l'Hydaspe, c'est le temps des ruses et des embuscades nocturnes, de la prise des « roches » – on songe à la roche Chorienne –, au cœur d'escarpements inaccessibles et de ravins profonds, dernier refuge pour ceux qui refusent le corps à corps <sup>3</sup>, condamnés à des blocus et des sièges sans espoir à cause de la mise en batterie de catapultes et autres machines de guerre <sup>4</sup> faisant triompher un art nouveau de la *poliorcétique*. Alexandre vient à bout de la guérilla menée par des chefs comme Satibarzane. Il soumet les Scythes que nul n'avait encore vaincus avant lui. La guerre devient absolue et prend « une tournure effrayante » <sup>5</sup> : c'est la guerre d'extermination et de destruction – pillages, incendies et

---

<sup>1</sup>. En plus des Perses ou des Indiens, les Macédoniens eurent à combattre les tribus les plus sauvages et aux mœurs les plus étranges. Voir Diodore de Sicile, XVII, 105, 3-5, trad. P. Goukowsky : « Alexandre s'avança ensuite en direction de la Gédrosie. Comme il marchait en longeant la mer, il entra en contact avec une peuplade inhospitalière qui vivait absolument comme les bêtes. Depuis leur naissance jusque dans leur vieillesse, les habitants de ce pays laissent en effet pousser leurs ongles et gardent leurs cheveux embroussaillés ; ils ont le teint brûlé par l'ardeur du soleil et s'enveloppent de peaux de bêtes. Pour se nourrir, ils dévorent la chair des baleines rejetées par le flot. Quant à leurs maisons, ils les construisent de la façon suivante : ils édifiaient d'abord les parois, puis le toit avec des côtes de baleine dont ils tiraient des poutres de dix-huit coudées. Pour couvrir les toitures, ils utilisaient des peaux écailleuses au lieu de tuiles. »

<sup>2</sup>. Voir Quinte-Curce, VIII, 2, 19-33. Dans la région appelée Nautaca, en Sogdiane, Alexandre affronte le satrape Sisimithrès dans des gorges bloquées par des fortifications résistantes. Les arrières sont fermées par un rocher où avait été creusé à la main un passage souterrain qui donne accès aux plaines. Alexandre ruine les fortifications avec ses béliers pour arriver au contact du rocher. Comme la route est barrée par un fleuve, il fait abattre des arbres et entasser des pierres pour combler le gouffre. L'ennemi se réfugie sur la cime de la roche. Sisimithrès se rendit à Oxartès qui avait été envoyé par Alexandre.

<sup>3</sup>. Voir Diodore de Sicile, XVII, 78, 2 et surtout le récit de la prise du « rocher » appelé Aornis. Cf. Quinte-Curce, VIII, 11, 6-7 ; Arrien, *Anabase*, IV, 18, 3.

<sup>4</sup>. Voir Arrien, *Anabase*, IV, 29, 7 ; 30, 1.

<sup>5</sup>. Voir Diodore de Sicile, XVII, 84, 3.

massacres –, qui impose la terreur aux peuples à soumettre.

Tout cela se retrouve représenté et mis en mouvement, par le miroir métaphorique de la chasse, dans le *paradis*.

En effet, le parc royal, parce qu'il est clos par des murs, suggère, aussi, le lieu géométrique et dramatique d'une mise en scène, d'un *agôn* – ainsi l'assemblée des guerriers dans l'*Illiade* –, où l'enjeu est, le pouvoir royal, l'ordre et l'harmonie du monde.

Dans cette interprétation l'enceinte joue un rôle essentiel : elle figure une véritable arène où le pouvoir ne se capitalise pas, mais doit, chaque fois, se montrer et s'y démontrer. C'est bien dans un enclos qu'Alexandre met à l'épreuve la valeur de ses chiens hybrides issus de tigresses qu'il avait reçus en cadeau :

« Voulant qu'Alexandre mît leur valeur à l'épreuve en les voyant à l'œuvre, il introduisit dans une sorte d'enclos [*periphragma*] un lion dans la force de l'âge. Puis il opposa au lion les deux chiens qui lui parurent les plus quelconques parmi ceux qu'il [Sôpheithès] venait d'offrir. Mais, comme le fauve les surclassait, il en lâcha deux autres. Les quatre chiens l'emportant sur le lion, Sôpheithès envoya un homme armé d'un coutelas couper la patte droite d'un des chiens. Le roi se récria et les gardes du corps se précipitèrent pour arrêter le bras de l'Indien. Mais Sôpheithès promit de remplacer l'animal par trois autres et le valet de chiens, saisissant la patte, coupa peu à peu, doucement. Le chien ne laissa échapper ni un aboiement ni un grondement, mais demeura les dents profondément enfoncées jusqu'au moment où, vidé de tout son sang, il mourut sur le corps du fauve. »<sup>1</sup>

Dans le parc clos où ont lieu les épreuves de force, la rivalité liée étroitement à la hiérarchie guerrière macédonienne, modélise et annonce le déchirement des *diadoques* après la mort du roi à Babylone, le problème politique de la succession. Comme on le questionnait pour savoir qui serait l'héritier de l'empire, alors que le mal dont il souffrait s'aggravait,

---

<sup>1</sup>. *Ibid.*, XVII, 92, 2-3.

Alexandre répondit « Au plus puissant ! », ajoutant que ses principaux Amis devraient engager, en son honneur, un grand combat à l'occasion de ses funérailles <sup>1</sup>...

Les événements qui se déroulent dans l'enceinte du *paradeisos* ne sont donc jamais gratuits. Ils font signe.

De surcroît, l'interprétation en termes duméziliens, selon le schéma tripartite, peut, elle aussi, être enrichissante. Elle élargit, en tout cas, le champ de l'analyse et permet de tisser des relations entre divers ordres, celui de la royauté et du sacré, celui de la guerre, et enfin celui de la fécondité et de la terre productrice. Ce *paradeisos* est définitivement un lieu chargé de puissance symbolique. Alexandre et le futur roi – Lysimaque sera le roi de Thrace –, représentent la première fonction, les guerriers, transformés provisoirement en chasseurs, relèvent de la seconde, tandis que le monde de la végétation à la fois sauvage et cultivé, caractérisé par une abondance naturelle maîtrisée, participe de la troisième.

Il faut nous attarder, maintenant, sur cette dernière fonction.

- Tout d'abord, par la somptuosité de sa végétation, le *paradis* est semblable à la description de certains territoires traversés et découverts par les conquérants macédoniens. Le parc royal, en parfaite correspondance avec ces paysages qui émerveillent les Grecs, devient un microcosme symbolisant l'ailleurs barbare, à la fois réel et *utopique*.

Sur le chemin de l'Hyrcanie Alexandre rencontre des pays caractérisés par la beauté et la luxuriance :

« Puis, après avoir parcouru cent cinquante stades, il établit son camp à proximité d'un grand rocher. Au pied de celui-ci se trouvait une caverne magnifique d'où tombait en cascade un grand fleuve, appelé le Stiboïtès. Son cours impétueux l'emporte sur une distance de trois stades ; puis il se scinde

---

<sup>1</sup>. Voir *ibid.*, XVII, 117, 4.

en deux autour d'un grand rocher qui a la forme d'un sein et à la base duquel un gouffre immense s'ouvre dans la terre. Le fleuve s'y précipite à grand bruit, au milieu de l'écume que produit le choc contre le rocher. Il coule sous terre sur une distance de trois cents stades, puis ressurgit pour se jeter dans la mer. »<sup>1</sup>

En Hycarnie Alexandre parvient aux villages appelés « Fortunés » et qui le sont véritablement par la richesse de leurs terres et de leurs récoltes. Chaque pied de vigne produit un métrète de vin et certains figuiers donnent une récolte de dix médimnes de figues sèches. Quant au grain qui a été négligé pendant la moisson et qui est tombé à terre, il germe sans qu'il soit besoin de le semer, et conduit à maturité une récolte abondante<sup>2</sup>. La région de Bagistane est aussi une région magnifique, pleine d'arbres fruitiers et de tout ce qui a trait aux plaisirs de la vie. Elle peut nourrir d'immenses troupeaux de chevaux en libre pâture<sup>3</sup>...

• Ensuite, le *paradeisos* s'apparente également aux paysages des îles de la fable en marge du monde et qui sont aussi des univers clos.

Pindare, évoque, en silhouette, l'île des Bienheureux :

« Le ciel de bronze à jamais hors d'atteinte pour lui,  
mais de toutes les splendeurs que nous, race mortelle,  
pouvons toucher il a poussé jusqu'à l'ultime  
course ; mais ni en nef ni à pied on ne peut découvrir  
menant à l'assemblée des Hyperboréens la route merveilleuse. »<sup>4</sup>

---

1. *Ibid.*, XVII, 75, 2.

2. Voir *ibid.*, XVII, 75, 4-5.

3. Voir *ibid.*, XVII, 110, 5-6.

4. Pindare, *Dixième Pythique*, antistrophe 2, v. 27-30, trad. J.- P. Savignac, Pindare, *Œuvres complètes*, Éditions de la Différence, 1990. Voir aussi Pindare, *Olympiques*, III, 16-18. Thulé est aussi évoquée dans l'*Hymne homérique à Dionysos*, I, v. 28-29, trad. J. Humbert : «...aie l'œil au vent propice : tiens bien tous les agrès, et hisse donc avec moi la voile du navire : de celui-là, [le passager inconnu] nos gens sauront bien s'occuper. Il arrive j'espère, en Égypte, ou à Chypre, ou chez les Hyperboréens, ou plus loin encore... » Pour R. Graves (*Mythes Grecs*, Fayard, 1967) le pays des Hyperboréens c'est le pays au-delà du pays des Hommes du Vent du Nord. Strabon (*Géographie*, I, 4, 2-3) raconte le voyage de Pythéas le Massaliote, qui prétend avoir découvert l'Île de Thulé à six jours

Diodore de Sicile, parle d'un certain Iamboulos revenu des confins de l'Orient, émerveillé d'avoir connu le "paradis" sur terre, sur l'île heureuse qui a été découverte dans l'Océan au midi, véritable *utopie*. Ce Grec, qui se faisait passer pour un Oriental, aurait rencontré, en naviguant vers le sud-est, au départ de l'Arabie heureuse, les Héliopolites <sup>1</sup>, habitants de l'île du Soleil, sous l'*équateur*, aux environs de Trapobane. « Nos hommes parcoururent une vaste étendue de la mer, affrontèrent les tempêtes quatre mois durant et touchèrent à l'île qu'on leur avait indiquée, île circulaire d'environ cinq mille stades de périmètre. » <sup>2</sup> C'est l'île du bonheur : la faune et la flore y sont étranges ; les habitants sont beaux et ont un corps flexible ; leur stature est fort grande ; leur langue, qui est bifide, leur permet de tenir une double conversation et d'imiter le chant des oiseaux ; le climat est tempéré car « chez eux le jour est constamment égal à la nuit et, à midi, il n'y a pas d'ombre puisque le soleil est juste au zénith » <sup>3</sup> ; aussi les productions apparaissent-elles toujours en abondance et simultanément,

---

de navigation du nord de la Bretagne, près de la mer gelée. Elle est traversée par un des cercles imaginés par Ératosthène (66° parallèle Nord). Polybe, qui a entamé au livre XXXIV des polémiques contre divers auteurs anciens, ne croit pas au voyage de Pythéas et en particulier à sa description de l'île de Thulé. Ce livre XXXIV - *Geographica* - rassemblant des questions géographiques, a été perdu ; il ne nous reste que des fragments et des citations tirés d'écrivains grecs et de Pline l'Ancien. Voici ce que dit Polybe, selon Strabon (II,4,1-7) : « Ce dernier [Pythéas], nous dit-il, a trompé bien des lecteurs en racontant qu'il avait parcouru toutes les régions accessibles de la [Grande] Bretagne, île dont le pourtour dépasserait, selon lui, quarante mille stades, puis en donnant de Thulé et de ses parages une description telle qu'à l'en croire il n'y aurait plus là-bas de véritable terre, ni de mer, ni d'air, mais une sorte de combinaison de ces trois éléments, quelque chose qui ressemblerait à du poumon marin, une matière dans laquelle mer, la terre, tout ce qui existe enfin, se trouveraient en suspens et qui lierait tous les éléments, rendant aussi bien la marche à pied que la navigation impossibles. »

<sup>1</sup>. Il ne faut pas confondre les Héliopolites du roman de Iamboulos avec les Héliopolitains d'Aristonikos qui aurait fondé un État avec les esclaves du royaume de Pergame.

<sup>2</sup>. Diodore de Sicile, II, 60.

<sup>3</sup>. *Ibid.* II, 56, 7. C'est en ce sens qu'il faut entendre le mot « équateur », évoqué plus haut, qui n'indique en aucune manière une précision topographique. Le pays exotique des Héliopolites se situe aux extrémités du monde.

mais « ils ne profitent pas de leurs plaisirs sans mesure, ils recherchent la simplicité et n'absorbent juste que la nourriture suffisante [...] »<sup>1</sup>. Les sources chaudes et froides ont des propriétés thérapeutiques. On découvre là tous les thèmes *utopiques* : communauté des biens, des femmes et des enfants, longévité, euthanasie, suicide rituel « pour se conformer à une loi tranchante »<sup>2</sup>. Dans cette terre d'abondance, la vie demeure frugale et mesurée, et l'esclavage n'existe pas<sup>3</sup>...

Plutarque parle des îles Fortunées, au large de l'Afrique, de l'île d'Ogygie<sup>4</sup>, une île bien loin en mer « à cinq journées de la Grande Bretagne pour un dromon qui cingle vers l'ouest ». L'île est de nature exceptionnelle ; elle subvient à tous les besoins matériels des prêtres de Cronos qui y résident :

« Il est en effet permis de s'en retourner chez soi quand on a servi le dieu en communauté le laps de treize ans, mais la plupart préfèrent avec raison se fixer dans l'île, les uns par habitude, les autres parce que sans peine, sans ennuis, ils trouvent tout en abondance pour organiser des sacrifices et des chœurs et ainsi ils ont tout leur temps pour s'occuper de certaines questions et de philosophie. De fait la nature de l'île est merveilleuse ainsi que son climat... »<sup>5</sup>

---

1. *Ibid.*, II, 59, 1.

2. *Ibid.*, II, 57, 5.

3. Selon la même idéalisation, Cédreños, un compilateur, parle de l'île des Macrobes, hommes à la vie longue. Les Macrobes, d'après Hérodote, III, 17, 97, sont un peuple d'Éthiopie à longue vie. Il est à signaler que, pour les Anciens, l'Éthiopie est une île utopique.

4. Voir *infra*. Le nom d'Ogygie est loin d'être une indication précise. C'est une île lointaine qu'il ne s'agit pas de situer avec précision. Pourtant le temps calculé pour y parvenir nous donne l'illusion de sa réalité. Les îles de Plutarque posent le même problème que l'Atlantide de Platon ou l'île de Saint Brandan. Dans ce grand continent, à quelques 200 lieues d'Ogygie, Keppler, suivant Ortelius et son *Theatrum orbis*, voyait l'Amérique et plus précisément le Labrador. Pour lui l'Ogygie serait l'Islande. Pour Bailly (*Lettres sur l'Atlantide*) il s'agirait du Spitzberg. Nous sommes bien écartelés ici entre le réel et l'imaginaire. À cet égard, l'exemple de Pythagore est caractéristique : n'aurait-il pas eu, pour maître, un sage venu d'un pays où le jour ininterrompu régnait pendant la moitié de l'année ?

5. Plutarque, *Le Visage du rond de la lune*, 941 e, trad. P. Raingeard.

• Enfin, on retrouve le thème du jardin idéal d'Alkinoos ou de Calypso. Il apparaît ici comme un rêve. C'est, en apparence, l'image d'une forme de bonheur dans une nature nourricière et merveilleuse, les motifs orphique et pythagoricien du bonheur <sup>1</sup>, en arrière-plan du rituel de l'épreuve de force. Ce lien de la nature avec l'univers de l'ordalie politique est remarquable et doit être interprété pour mieux comprendre le rôle des parcs royaux dans la conquête – ou la quête –, d'Alexandre le Grand.

Le prince macédonien marchait, pensait-il, sur les traces de Dionysos aux cheveux d'or. Or, justement, le jardin divin, l'enclos sacré, par le mystère de sa fécondité et de son paysage végétal où chaque plante peut avoir une signification religieuse, est souvent consacré à Dionysos. Ainsi, la vigne, ivre de lumière et de chaleur, et le lierre, lié à la nuit et à la mort, par leurs métamorphoses et leurs dualités essentielles, par leurs concordances et leurs oppositions réciproques, rappellent la double nature du dieu. Le pin, lié secrètement à la vigne, et qui, comme le lierre, verdoie en hiver, le figuier dont le fruit gonflé de pulpe juteuse et sanguine est lié à l'*éros*, et le myrte, en qui se manifeste la face sombre du dieu, appartiennent également au cycle dionysiaque.

Dionysos, le dieu « deux-fois-né », est, par sa dualité paradoxale, un « être d'une profondeur inexprimable » <sup>2</sup>. Il est le dieu « aux deux formes ». Dieu ivre, dieu fou, « riche en joies », le « bienfaiteur », le « libérateur », il est, aussi, féroce et sauvage, le maître des morts et d'un monde ensorcelé, le

---

<sup>1</sup>. Le jardin a, en effet, joué un rôle dans l'idéal de vie de nombreux pythagoriciens. Ainsi, Apollonios de Tyane (Philostrate, *Vies*, II, 26, 36) remarqua la sagesse du roi-jardinier Phraotès qui se nourrissait des produits de son jardin.

<sup>2</sup>. W. F. Otto, *Dionysos le mythe et le culte*, Gallimard, « Tel », 1992, p. 55. Voir aussi M. Eliade, « Dionysos ou les béatitudes retrouvées » in *Histoire des croyances et des idées religieuses*, I, Bibliothèque historique Payot, 1976, pp. 371-374.

« nocturne », le « déchireur d'hommes » et de bêtes <sup>1</sup>, le terrible. Le frisson de l'horreur et celui de la félicité l'accompagnent. Ses manifestations inattendues et ses disparitions soudaines figurent l'alternance – et l'unité –, de la vie et de la mort. Pour Héraclite <sup>2</sup>, Hadès et Dionysos sont un et le même.

Dionysos est un dieu avec lequel Alexandre – à peine modéré par une culture apollinienne héritée de son maître Aristote –, entretient des rapports ambigus, comme le montre son attitude après le meurtre de Cleitos, qu'il a commis sous l'emprise du vin, et le refus des Macédoniens de le suivre plus à l'Est. Tout cela est compris comme une vengeance de Dionysos <sup>3</sup>. Alexandre a, en effet, détruit Thèbes, la cité du dieu, né de la Thébaine Sémélé, fille de Cadmos. La crainte des vengeances terribles du dieu peut expliquer la fête orgiastique de Carmanie racontée par Quinte-Curce <sup>4</sup>.

---

<sup>1</sup>. Voir Euripide, *Bacchantes*, v. 734-754.

<sup>2</sup>. Voir Héraclite, DK 22 B 15.

<sup>3</sup>. Ainsi Agavé écartèle et déchire Penthée, son propre fils, poussée par le dieu qui la fait délirer. Voir Euripide, *Bacchantes*, v. 1114 *et sq.*

<sup>4</sup>. Voir Quinte-Curce, IX, 10, 24-29. Un rapprochement avec Arrien (*Anabase*, VI, 28, 1-2) est intéressant. L'historien précise : « C'est à ce moment que certains historiens placent les faits suivants (mais je n'accorde aucun crédit à leur récit) : ils disent qu'Alexandre, ayant fait rassembler deux voitures couvertes de grand luxe, y passait le temps couché, avec les Compagnons, au son de la flûte, conduisant ainsi son armée à travers la Carmanie ; les soldats suivaient couronne en tête, et en faisant des jeux ; ils trouvaient sur le bord de la route, déposés par les Carmaniens, des provisions et tout ce qui est nécessaire à la volupté : tout cela avait été imaginé par Alexandre en imitation de la bacchanale de Dionysos ; il y avait en effet à son propos un récit selon lequel, après avoir soumis les Indiens, Dionysos avait traversé la plus grande partie de l'Asie de cette manière, et on avait surnommé Dionysos Triomphe, et les processions qui fêtaient ses victoires militaires Triomphe, pour la même raison. Mais ni Ptolémée, fils de Lagos, ni Aristobule, fils d'Aristobule, ne mentionnent ces faits, ni aucun autre des historiens qu'on pourrait considérer comme dignes de foi à ce sujet. Quant à moi, je me suis contenté de rapporter la chose, mais comme ne méritant aucun crédit. » Plutarque (*Alexandre*, 67, 1-8) raconte aussi ces bacchantes de Carmanie, après la victoire sur les Indiens : « Là, il put refaire son armée, puis il partit et parcourut la Carmanie pendant sept jours en cortège bachique. Il s'avancit lui-même avec ses Hétéres en char, traîné lentement par huit chevaux, sur une estrade fixé à un socle quadrangulaire qui était élevé et bien en vue ; sans cesse il faisait bonne chère, de nuit comme de jour. Derrière lui venait une foule immense de chariots, soit couverts de dais de pourpre et d'étoffes brodées, soit ombragés de rameaux toujours frais et verdoyants, portant les autres



Célébrer le dieu et même s'assimiler à lui, en marchant sur ses traces, est un moyen d'apaiser sa colère.

Il est utile, pour comprendre, de relire ce que dit Arrien à propos de Dionysos et d'Alexandre <sup>1</sup> : dans l'expédition, le mythe rejoint la "réalité".

À son arrivée à Nysa <sup>2</sup>, après la traversée du Cophen, la prise d'Andaka et d'Arigaion, Alexandre rejoint Dionysos : « [...] avant Alexandre, Dionysos, selon une tradition très répandue, aurait, lui aussi, conduit une

---

amis et officiers du roi, qui buvaient, couronne en tête. On ne pouvait voir ni bouclier, ni casque, ni sarisse ; ce n'étaient que vases, cornes à boire et coupes théricléennes, avec lesquels, tout au long du chemin, les soldats puisaient du vin dans des jarres et cratères de grandes dimensions pour boire à la santé les uns des autres ou bien tout en marchant et en avançant, ou bien étendus comme à table. Une grande musique de chalumeaux et de flûtes, des chants accompagnés par la lyre et des chœurs de bacchantes emplissaient les alentours. Aux mouvements désordonnés et flottants de cette procession se mêlaient des jeux d'une licence bachique, comme si le dieu lui-même était présent et conduisait ce bruyant cortège. Arrivé au palais royal de Gédrosie, il acheva de reconforter son armée en donnant de nouvelles fêtes. On dit qu'il y assista, étant ivre, à des concours de danse, et que son mignon Bagoas, qui participait à un chœur, ayant remporté le prix, traversa le théâtre en costume de scène et vint s'asseoir auprès de lui. À cette vue, les Macédoniens applaudirent et crièrent au roi d'embrasser Bagoas, jusqu'à ce qu'Alexandre, le serrant dans ses bras, lui eût donné un baiser. »

<sup>1</sup>. Voir P. A. Brunt, « Dionysus, Heracles, and India », Appendix XVI, in Arrian, *History of Alexander and Indica*, II, Loeb Classical Library, 1983, pp. 435-442.

<sup>2</sup>. Sans doute Djelallabad sur la rivière de Kaboul. Diodore, dans son livre III, parle d'une autre Nysa diversement située en Phrygie, en Arabie et en Libye, près de l'Océan. En fait on comptait une dizaine de Nysa, ce qui est un témoignage de l'universalité du culte de Dionysos. Selon le mythe, Dionysos passa son enfance loin de l'Olympe, dans les campagnes de Nysa, ville de l'Arabie Heureuse ou peut-être de l'Inde. Voici le décor d'une de ces Nysa, celle de la légende lybienne (III, 68, 5-69, 2, trad. B. Bommelaer), dont les éléments typiquement dionysiaques méritent d'être évoqués ici, en tant que tels : « Cette ville est établie sur une île, entourée par le fleuve Tritôn, escarpée de partout et à laquelle on accède en un seul endroit par un étroit passage qui se nomme "Portes de Nysa". Il y a sur cette île une terre fertile, divisée en molles prairies et en jardinets (*kèpiois*) et arrosée d'eaux abondantes, une grande diversité d'arbres fruitiers et beaucoup de vigne sauvage qui, le plus souvent, grimpe le long des arbres. [...] L'accès à cette île se présente tout d'abord sous la forme d'un ravin ombragé par des arbres si élevés et si touffus que le soleil ne parvient absolument pas à percer l'entrelacs des branches et que l'on perçoit seulement le reflet de sa lumière. Partout, au bord des chemins, coulent des sources d'une douceur remarquable et qui font de ce lieu un séjour très agréable pour ceux qui veulent s'y reposer. [...] Devant l'entrée [d'une grotte], il y a des arbres admirables, les uns porteurs de fruits, les autres, toujours verts, qui ont été créés par la nature sans autre but que celui de réjouir la vue. Dans ces arbres nichent des oiseaux de toute espèce, dont le plumage est charmant et les chants tout à fait ravissants. [...] »

expédition en Inde et soumis les Indiens. »<sup>1</sup> Les Nyséens affirment en effet être les descendants du cortège du dieu qui s'était rendu triomphalement jusqu'en Inde et avait soumis les Indiens<sup>2</sup>. Alexandre apprend donc avec plaisir qu'il a atteint le point jusqu'où est arrivé Dionysos. Il sait aussi qu'il ira plus loin que le dieu, avec lequel il est en rivalité<sup>3</sup> et dont il aura le destin tragique : Alexandre est un héros mort jeune, en pleine gloire<sup>4</sup>. Accompagné de la cavalerie des Compagnons et de l'infanterie de la Garde royale il se rend sur le mont Mèros. Les Macédoniens ont l'impression étrange de se retrouver chez eux. Les souvenirs de Dionysos y abondent. Partout ils trouvent du lierre, du laurier, des bosquets de toutes sortes d'essences, des ombrages et des terrains de chasse avec des bêtes sauvages en grand nombre.

« Ce fut une joie pour les Macédoniens de voir du lierre, depuis le temps qu'ils n'en avaient pas vu (car il n'y a pas de lierre au pays des Indiens, même là où ils ont des vignes) ; ils s'empressèrent de s'en faire des couronnes et, la tête couronnée, dans la tenue où ils étaient, ils entonnèrent des hymnes à Dionysos et l'invoquèrent sous ses différents noms. Alexandre offrit sur place un sacrifice à Dionysos, et participa à un banquet avec les Compagnons. Certains ont même rapporté (si l'on peut ajouter foi à de telles histoires) que beaucoup de Macédoniens de haut rang qui entouraient Alexandre, une fois

---

<sup>1</sup>. Arrien, *L'Inde*, VIII, 5, 8. Voir Diodore de Sicile, III, 63-74. En 63, 4-5 l'historien raconte que l'on montre chez les Indiens le lieu où naquit le dieu et « les villes qui lui doivent leur nom traduit dans les langues indigènes ».

<sup>2</sup>. *Id.*, *Anabase*, V, 1,1-5.

<sup>3</sup>. Voir Quinte-Curce, IX, 10, 24.

<sup>4</sup>. Voir W. F. Otto, *Dionysos le mythe et le culte*, *op. cit.*, p. 54 : « Dionysos était le dieu de l'ivresse la plus bienheureuse et de l'amour le plus extatique. Mais il était aussi le dieu persécuté, le dieu souffrant et le dieu mourant, et tous ceux qu'il aimait devaient partager avec lui ce destin tragique. » W. F. Otto note, encore, plus loin, p. 111 : « Dionysos lui-même est un dieu qui souffre et meurt ; en pleine gloire sa jeune grandeur doit succomber à la violence de ses terribles ennemis. À Delphes, à l'endroit le plus sacré, était son tombeau. Et comme le dieu, les femmes qui l'ont élevé et ont pris part à ses jeux extatiques, connaissent toutes une mort violente. [...] Ariane, symbole de la féminité qui s'abandonne par amour à Dionysos, est en même temps le symbole de la souffrance et de la mort de tous ceux qui se lient à lui. » Voir aussi P. Goukowsky, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre, II Alexandre et Dionysos*, Publications de l'Université de Nancy II, 1981.

couronnés de lierre, et par l'effet de l'invocation au dieu, avaient été possédés par le dieu, l'avaient célébré par des "évohé", et avaient été pris de transports bachiques. »<sup>1</sup>

Bien sûr, Arrien rapporte ces faits en conservant son esprit critique, ajoutant peu de foi à certaines interprétations. Selon lui, tout ce qui a été rapporté aux dieux par les Macédoniens l'a été pour faire plaisir à Alexandre, en accréditant des rumeurs flatteuses. Il faut, dit-il, quand on rapporte de tels faits, rester neutre...

Il n'en reste pas moins que le *paradeisos* pourrait apparaître, par ses relations implicites avec Dionysos, une étape d'ordre mystique et guerrière dans la marche d'Alexandre, le lieu de son « repos héroïque »...

Olivier BATTISTINI  
LABIANA/LASSOJEP  
UNIVERSITE DE CORSE

---

<sup>1</sup>. Arrien, *Anabase*, V, 2, 6-7. Voir aussi Arrien, *L'Inde*, VIII, 5, 8 - VI, 1. Cf. Quinte-Curce, VIII, 10, 7-17 : « Puis il soumit une nation inconnue et parvint à la ville de Nysa. Il établit son camp devant les murs mêmes de Nysa dans un endroit boisé [...]. Ils [les habitants] prétendaient remonter à Liber le Vénérable, et cette ascendance était exacte. [...] Le roi, renseigné par les indigènes sur la topographie de la montagne, se fit précéder par le ravitaillement et, avec l'armée entière, escalada la cime. Sur toute la montagne poussent en abondance lierre et vigne ; en abondance, coulent des sources éternelles. De plus, les fruits y ont des sucres variés et salutaires, le sol nourrissant de lui-même une végétation qui germe du hasard. Il y a sur ces rochers des lauriers et des baies, bref, une vaste forêt rustique. À mon avis, ce n'est pas une inspiration divine, mais l'allégresse, qui poussa les soldats à cueillir çà et là les feuilles du lierre et des vignes et, avec leurs couronnes de feuillage, à parcourir la forêt entière, telles des bacchantes. Les voix de tant de milliers d'hommes adorant le dieu, maître de ce bois, se répercutaient en écho sur les crêtes de la montagne et sur les collines, vu que ce dérèglement, qui n'émanait que de quelques-uns, avait subitement gagné – comme il arrive en général –, tout le monde. Aussi, comme en pleine paix, ils s'étendaient sur l'herbe et sur des lits de feuillage. Sans s'offusquer de cet excès d'allégresse, le roi leur fournit des vins en abondance et, pendant dix jours, laissa l'armée se consacrer au culte de Liber le Vénérable. »